

**LE BOUT
DU MONDE
EST UNE
FENÊTRE**

LE
G
B
A



EMMELIE

PROPHÈTE

Le bout du monde
est une fenêtre

Emmelie Prophète

Le bout du monde
est une fenêtre

MÉMOIRE D'ENCRIER

*À Victoria Emmanuelle
qui a tant de rêves à vivre.*

DE LA MÊME AUTEURE :

Un ailleurs à soi (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

Des marges et autres poèmes (poésie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

Impasse Dignité (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

Le reste du temps (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2010.

Le testament des solitudes (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

Sur parure d'ombre (poésie), Port-au-Prince, Mémoire, 2004.

Des marges à remplir (poésie), Port-au-Prince, Mémoire, 2000.

*Je ne songeais pas à Rose ;
Rose au bois vint avec moi ;
Nous parlions de quelque chose,
Mais je ne sais plus de quoi.*

Victor Hugo

Elle rugissait et rugissait encore, la mer, si bien que des fois on ne s'entendait pas parler. Si bien qu'on se parlait de moins en moins. Les maisons donnaient dos à cette masse liquide, belle, furieuse, bavarde, devenue avare à force de pêches sauvages, et dans laquelle beaucoup de rêves s'étaient noyés.

Le village portait un prénom féminin : Suzanne.

L'horizon commençait ou s'achevait ici. Ça dépendait d'avec quels yeux on regardait. Les rares visiteurs s'étonnaient autant de la beauté du lieu que de sa misère. Les maisons étaient crochues. Les toits en paille ou en tôles ondulées semblaient trop lourds pour les murs décapés qui laissaient voir de petites lattes de bois. De véritables trous dans certains cas. Les habitations faisaient face à la route principale, mélange de sable et de flaques, comme si l'océan avait fait des petits par dizaines ou qu'il essayait, sans toucher les maisons, de s'étendre. La végétation était constituée de cocotiers rabougris, d'herbes, de souches qui, on ne savait comment, n'avaient pas encore été transformés en charbon.

La faim, l'appel de l'ailleurs avaient vidé Suzanne de ses habitants. Ceux capables de marcher jusqu'à

Bondeau, la ville la plus proche de Suzanne, finissaient par gagner la capitale. La mer, le vent doux qui soufflait presque toujours, soulevant les jupes et les foulards, et le calme que renvoyaient les yeux, les gestes des vieux paysans ne les avaient pas convaincus de rester, d'habiter ce bord de mer qui autrefois les nourrissait. Les gens s'évanouissaient, leur recharge sur le corps, et la plupart du temps on n'avait plus de leurs nouvelles. Personne n'en demandait non plus. On se rappelait les avoir vus passer sans pouvoir dire exactement si c'était hier ou la semaine dernière.

À la fin de la journée, à Suzanne, on croisait quelques hommes sans âge, le torse nu, pliés, le ventre tellement plissé qu'on aurait juré qu'ils étaient dépourvus de viscères. Leurs ventres trop mous causaient l'équilibre du corps. Ils étaient armés d'une machette maculée de boue, revenant d'un combat inégal avec la terre.

L'air sentait souvent le tabac. Les hommes, comme les femmes, fumaient. Un tabac brut, fort, qui saoule, tache et pourrit les dents. N'avaient de dents, en fait, à Suzanne, que les enfants. Les tout-petits que les jeunes femmes parties du village revenaient subrepticement déposer le soir chez leurs parents, plus désespérées qu'elles ne l'étaient avant leur fuite. On voyait les gamins complètement nus qui couraient, s'éclaboussaient dans les flaques, se jetaient dans la mer et nageaient très loin. Ceux qui les observaient pour la première fois étaient pris d'angoisse de les voir disparaître dans la masse bleue pendant de longues minutes. Ils émergeaient en

général avec de gros éclats de rire révélant des dents jaunes. Ils étaient les maîtres de l'océan et les plus âgés rêvaient déjà de la ville ou des pays situés de l'autre côté, trop loin, d'après Voisin Annonce, pour être atteints à la nage. Sans cela, il aurait été y faire un tour, lui, puisqu'il nageait mieux et plus loin que tout le monde et que ces ailleurs, toujours selon lui, valaient mieux que la capitale où il n'avait pas su s'intégrer, travailler dans des conditions dignes.

Les enfants faisaient presque tous la même taille, étaient maigres et circulaient nus. Ils avaient la mer et toute la campagne alentour pour se promener, se perdre, revenir ou ne pas revenir.

Samuel avait un air grave et triste qui éloignait les autres de lui. Il vivait avec sa grand-mère malade, dans la bicoque la plus délabrée de la côte. Il était frêle et avait une tignasse un peu rousse due à une trop grande exposition au soleil, à l'eau de mer. Il transportait volontiers des seaux d'eau, des chaudières pour les femmes qui allaient vendre des poissons et des marinades graisseuses aux conducteurs s'arrêtant parfois sur la route. Elles lui donnaient quelque chose à manger, quelques centimes qu'il rapportait à la maison.

Samuel n'avait que huit ans quand il laissa son village pour Bondeau. Il était pieds nus. Il avait toujours été pieds nus. Il portait une chemise trop grande qui flottait sur lui, un pantalon trop large, offerts par Voisin Annonce. Ces vêtements, dans une autre vie, avaient dû être un uniforme d'écolier. La chemise avait des petits carreaux bleus et blancs, et le pantalon était taillé dans un kaki raide. Samuel était parti l'après-midi du jour où on avait enterré sa grand-mère. Il n'avait pas eu de chagrin particulier. Il avait seulement compris qu'il devait s'en aller, qu'il venait d'accéder à un statut qu'il ne comprenait pas trop. Il n'avait jamais établi une véritable relation avec cette grand-mère qui respirait dans la même petite pièce sombre que lui, qui avait toujours été malade. Il aurait pu ne pas rentrer que cela aurait été la même chose. C'était surtout lui, en fait, qui s'occupait d'elle.

Il l'avait connue gaillarde, fumant du tabac qu'elle roulait dans la même attitude impassible. Elle pestait quelquefois, à voix basse, Samuel n'entendait pas ou ne comprenait pas les mots qu'elle maugréait. Elle n'allait pas à l'église à l'instar des autres femmes

de Suzanne, ce bâtiment tout neuf, en béton, érigé en un temps record et qui jurait avec toutes les autres constructions. Tout le monde s'était laissé convertir et allait au culte deux fois par jour. Cela faisait cracher la vieille Vérila, c'était le seul geste de désaccord qu'elle connaissait et elle en usait largement.

L'église était peinte en marron et jaune pâle. Le pasteur était intraitable avec les fidèles, qu'il exhortait à ne pas fumer ni boire d'alcool, à se marier, à ne pas laisser Suzanne, à rejeter tout ce qui ne rapprochait pas de Dieu, à détruire les oratoires qu'ils cachaient chez eux, à renoncer aux cérémonies vaudou, en somme à ne rien faire. Il vociférait, éructait dès le petit matin, en postillonnant à au moins un mètre cinquante à la ronde.

Pasteur Edgard, en légitime pêcheur d'âmes, proposait des prières à domicile et essayait de chasser des démons qu'il était le seul à voir. Son épouse, une femme blanche visiblement plus âgée que lui, que tout le monde appelait Sœur Edgard, parlait un créole approximatif et décomplexé qu'elle complétait avec des gestes quand elle s'adressait aux gens de Suzanne, comme si elle avait affaire à des sourds-muets. Elle était toujours très couverte, ce qui n'empêchait pas qu'on remarque les veines bleues ou vertes – les enfants ne s'entendaient pas sur les couleurs – qui sillonnaient ses jambes.

Sœur Edgard avait choisi de soutenir la vieille Vérila dans ses derniers moments. Elle lui apportait à manger et regardait, intriguée, le petit Samuel, un enfant qui ne se plaignait jamais, qui ne souriait pas, qui répondait sèchement et directement aux

questions qu'on lui posait. Il semblait même la comprendre plus vite que les autres. Ses yeux étaient tellement brillants que Sœur Edgard les voyait quand elle écartait le rideau, morceau de tissu transparent et fripé, pour pénétrer dans la chambre obscure.

Samuel attrapait ce que lui apportait à manger la femme du pasteur et le dévorait. Il ne lui demandait jamais rien, et n'avait pas cet air mi-moqueur, mi-sérieux des autres enfants qui systématiquement lui réclamaient une pièce ou quelque chose qu'elle ne comprenait pas en l'appelant *blanc*. Elle avait une fois essayé de prendre Samuel dans ses bras, mais cela s'était si mal terminé qu'elle n'avait jamais osé recommencer. Personne, avant, n'avait essayé de prendre Samuel dans ses bras. Elle voulait, selon lui, le manger, elle ressemblait aux diables que Voisin Annonce décrivait dans les contes qu'il racontait aux enfants du village les soirs de pleine lune.

Samuel n'avait aucun souvenir de sa mère. Elle l'avait déposé un soir chez sa grand-mère et n'était jamais revenue au village. Elle ne devait même pas être au courant que Vérila était décédée. Ou bien elle était morte elle aussi. Personne ne savait où la trouver. La vieille dame s'était posé souvent la question ces dernières années.

Announce avait toujours le pantalon retroussé sur de vieilles sandales brunes en caoutchouc. On ajoutait « Voisin » devant son nom, comme une marque de respect pour cet homme plutôt étrange qui savait lire, qui passait son temps à écouter la radio. Il mettait constamment sa main en visière pour regarder le plus loin qu'il pouvait, comme s'il espérait l'arrivée de quelqu'un qui surgirait de quelque part pour rompre la monotonie de Suzanne. Il ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans, mais il paraissait nettement plus âgé, sûrement à cause de ses dents gâtées par le tabac. Il n'avait jamais vu un dentiste de sa vie. C'était le cas de presque tout le monde à Suzanne. Il voulait faire extraire toutes ses dents pour en finir avec ces douleurs qui le faisaient hurler certains jours jusqu'à couvrir le bruit des vagues. Il était né dans le village. Il en était parti. Il fallait aller voir ailleurs, tenter sa chance, sans savoir de quelle chance il s'agissait, ni même si cela existait vraiment, la chance. Il était revenu au bout de trois mois et s'était réinstallé dans la maison de ses parents, cultivait des patates, des ignames et du tabac, pêchait. On ne lui avait jamais connu de femme. Il avait pris

la décision de demeurer à Suzanne. Peu lui importait ce qui arriverait ou pas, peu lui importait ce changement que tout le monde espérait sans savoir en quoi il pourrait consister. Il savait qu'il y était enraciné et qu'il lui était impossible de partir. Il avait expérimenté la ville, elle ne lui avait pas réussi.

Annonce avait un récepteur jaune avec des boutons noirs. Les enfants aimaient le regarder. Il avait souvent des problèmes de piles. Le signal était mauvais. Il devait, pour avoir le meilleur son, le placer au même endroit, ce qui ne garantissait rien.

Annonce écoutait des chansons en espagnol qui fascinaient Samuel. Il n'y comprenait rien, mais décelait dans les paroles une grande tristesse, et la façon dont voisin Annonce penchait la tête sur le côté, l'air de vouloir dormir, lui disait qu'il avait raison. Il aurait un poste de radio un jour et écouterait lui aussi des chansons dans cette langue *pangnol* si belle, si douce.

Voisin Annonce lui avait traduit les paroles d'un air qui disait « Merci à la vie qui m'a tant donné, elle m'a donné le rire et elle m'a donné les pleurs, ainsi je distingue bonheur et déchirement, les deux matériaux qui composent mon chant, et votre chant à vous qui est le même chant, et le chant de tous qui est mon propre chant. » L'enfant n'avait pas vraiment compris, mais il avait trouvé que c'était beau. Il avait souvent eu envie depuis de demander à Annonce de lui expliquer les paroles, mais il craignait de le contrarier, avait peur qu'il ne veuille plus le laisser écouter la radio en sa compagnie.

Samuel aimait venir poser ses fesses nues sur le perron de chez Annonce, qui lui donnait toujours quelque chose à manger. Ils parlaient très peu. Ils se comprenaient.

Annonce savait que le garçon allait partir, quitter Suzanne. Il ne lui disait rien. Il n'arrivait pas à trouver le mot juste pour entamer cette conversation avec l'enfant, qui n'avait jamais eu de lien avec le village. Sœur Edgard voulait qu'il vienne habiter chez elle. Elle allait venir le chercher, disait-elle, après le réveil spirituel du soir à l'église, commencé deux jours plus tôt autour du thème « Acceptez Jésus comme votre sauveur personnel. » Annonce craignait, sans l'exprimer tout haut, que Samuel ne devienne un domestique, il préférait l'imaginer errant dans les rues, libre comme la mer à côté de laquelle il venait de passer les huit dernières années. Il voulait l'aider à partir. Son impuissance le faisait pleurer depuis plusieurs jours. En cachette, dans la chambre nue qu'il habitait seul depuis des années et où personne n'entrait jamais. Il ne sentait pas le besoin d'avoir quelqu'un à ses côtés. On n'a besoin de partager la misère avec personne, se disait-il.

Il avait offert des vêtements à Samuel. On ne peut pas aller très loin avec les fesses nues, même quand on est un enfant. Il les avait achetés au marché, avait mis du temps à chercher les plus petites tailles dans le lot d'habits usagés. Ils étaient tous grands, il fit de son mieux. Annonce était heureux de dépenser quelques gourdes pour le gamin.

C'était un mercredi et le jour déclinait doucement sur la beauté de Suzanne. Les restes d'un soleil

qui avait été resplendissant pendant la journée s'accrochaient aux branches des cocotiers comme dans un dernier effort pour ne pas céder la place à la pénombre. Les voix commençaient à s'élever de l'église et se mélangeaient au bruit des vagues. Annonce était debout sur sa petite galerie et fumait. Il était posté là exprès pour voir passer Samuel. Il avait vu s'en aller beaucoup de jeunes filles et de jeunes garçons qui tournaient volontairement le dos à Suzanne, c'était même devenu normal de partir. Tout le monde semblait s'être entendu pour dire que la vie était et ne pouvait être qu'ailleurs. Loin de Suzanne, de sa beauté dont personne ne voulait se souvenir. Annonce sentait aujourd'hui, en regardant la petite silhouette aux cheveux crépus et jaunis par le soleil, pieds nus, flottant dans ses vêtements, que quelque chose s'arrachait de lui. Deux larmes chaudes coulèrent sur ses joues. Il était désespéré, mais n'eut pas le courage de lui courir après. Que lui aurait-il dit? Aurait-il pu persuader la femme du pasteur Edgard de ne pas prendre l'enfant chez elle? Le petit marchait, décidé, comme s'il se rendait à un rendez-vous précis.

Annonce le suivit du regard jusqu'à ce qu'il s'évanouisse complètement et il se demanda pour la première fois depuis très longtemps, peut-être même de sa vie, comment allaient être les jours prochains.

L'une s'appelait Rose, l'autre Lilas. Elles étaient jumelles et ne se ressemblaient pas du tout. Elles paraissaient même être le contraire l'une de l'autre, sur tous les plans.

Rose était triste, renfrognée, maigre. Elle continuait, à presque vingt-trois ans, à inquiéter ses parents, son père tout au moins. Il y avait longtemps que Madeleine, sa mère, vivait dans son propre monde, auquel n'avaient accès que des gens sortis tout droit de son imagination. Elle menait la vie dont elle avait rêvé. Rose passait son temps devant la fenêtre de sa chambre. Elle regardait presque sans ciller, fascinée, le garage d'en face, elle qui n'avait jamais eu de voiture, qui ne savait pas conduire, contrairement à sa sœur. La jeune femme était enveloppée dans des vêtements qui paraissaient vieux, alors qu'il n'en était rien. Tout ce qui s'approchait de Rose se trouvait automatiquement vieilli. Le chambranle de la fenêtre, au milieu duquel pendait un rideau transparent qui empêchait les gens de l'extérieur de la voir complètement, était écaillé. La peinture blanche qui y avait été appliquée des années plus tôt partait en même temps que le bois